

tis de la souveraineté absolue de la force et devenus les maîtres suprêmes des événemens.

Nous sommes entrés, comme témoins, dans cet ordre de sensations et d'intuition depuis que les hostilités ont commencé entre l'Italie et l'Autriche, entre l'Autriche unie à la confédération germanique et la Prusse. D'importants faits de guerre sont déjà accomplis, sans cependant qu'aucun événement décisif se soit produit. Partout l'offensive a été prise par les ennemis de l'Autriche. Les Italiens ont affronté le choc les premiers. Le résultat ne leur a point été heureux. Après avoir franchi le Mincio, ils ont été forcés de le repasser, repoussés des positions de Custoza par les Autrichiens. Il serait difficile, en l'absence de documens officiels suffisans, d'apprécier les causes de l'échec des Italiens dans cette première rencontre ; tout ce que l'on sait, et d'après même le témoignage loyal des Autrichiens, c'est que ce n'est point le courage des soldats italiens qui a été en faute dans cette journée : la conduite des troupes a été excellente, et donne le droit de compter sur les qualités militaires de la jeune armée italienne. Le plan de campagne de l'Italie, si l'on en peut juger par les différentes attaques entreprises ou préparées, était hardi et sérieux. Il devait y avoir quatre attaques à peu près simultanées : celle du Mincio par l'armée du roi, celle du Pô par le général Cialdini, celle du Tyrol par les volontaires garibaldiens, celle de Venise et du Frioul par la flotte de l'amiral Persano. Si l'armée du roi eût pu s'établir au-delà du Mincio, il n'est guère douteux que le général Cialdini n'eût réussi à traverser le Pô, et alors on eût vu converger avec énergie vers le foyer des forces autrichiennes tous les efforts des armées de terre et de

mer de l'Italie. L'effet de l'échec de Custoza a été de retarder cette grande tentative d'irruption simultanée. Elle peut être reprise prochainement. Pour notre part, nous conseillerions aux italiens de ne point apporter de précipitation témeraire dans leur prochain essai d'offensive. Malgré l'insuccès, ils ont obtenu l'estime de leurs adversaires, et ils ont donné à leurs amis la conviction qu'ils sont capables de tenir tête à l'Autriche sans avoir besoin de réclamer un concours étranger ; la prudence ne leur conseille-t-elle point d'attendre, pour engager une nouvelle opération grave, que les événemens militaires aient pris en Allemagne une tournure plus décidée ?

On ne peut nier que les débuts de la campagne n'aient été en Allemagne favorables à la Prusse. M. de Bismarck semble avoir communiqué aux mouvements de l'armée prussienne quelque chose de la brusquerie tapageuse et témeraire de sa politique. Dès l'entrée de jeu, la Prusse a mis la main sur le Hanovre et l'électorat de Hesse, et a ainsi établi et assuré une communication continue entre ses provinces rhénanes et le corps de la monarchie. Elle s'est en outre emparée, par une rapide promenade militaire, de la Saxe, qui ne lui a été disputée ni par l'armée saxonne ni par les Autrichiens. Le profit de l'alliance de la Saxe au point de vue stratégique a été perdu ainsi pour l'Autriche. Cette puissance a par là renoncé à l'un des points d'attaque les plus redoutables auxquels la Prusse fut exposée, et la Prusse, de son côté, s'est trouvée en possession de toutes les commodités de l'offensive. Que l'occupation de la Saxe par la Prusse soit un fait défavorable à l'Autriche, c'est incontestable. Il n'est cependant point difficile de pressentir les causes qui ont forcé